

Dessiner des mondes nouveaux

De mai à juin, le dessin bourgeoine dans toute la France à travers de nombreux salons et expositions. L'occasion pour Beaux Arts d'explorer les univers parallèles de 20 artistes au crayonné fantastique. Le printemps sera graphique ou ne sera pas !

Par Judicaël Lavrador

En ces temps tumultueux où les chars russes osent s'aventurer en terre ukrainienne, tout, sauf la paix, peut paraître dérisoire et accessoire. Pourtant, l'art, et le dessin en particulier, en ce mois qui lui est dédié, en France, depuis une décennie, peut se targuer d'être bien plus que cela. Il peut en effet apparaître non pas comme un refuge où l'artiste et le spectateur de son œuvre fuiraient un monde devenu friable, voire invivable, mais bien comme un support, un espace, une pratique pour réparer ce qui, là, va mal. Le dessin en effet, est-il encore besoin de le rappeler, est, étymologiquement, un projet, une impulsion, une intention, une ambition qui veut envisager le monde et ceux qui le peuplent en se tournant vers demain, vers leur devenir. Le dessin (terme qui vient en partie de l'italien *disegno*) est un dessein, soit un art qui se projette, aspire à la transformation du monde. Dessiner des mondes nouveaux, c'est ce à quoi semblent tendre tous les artistes mis en avant dans ce dossier et dont bon nombre sont à l'affiche des multiples salons, foires et événements de ce Printemps du dessin. Qu'ils tracent les contours de paysages insolites, qu'ils les peuplent d'êtres magiques, ombrageux ou féériques, se confondant souvent avec des représentants, sages ou farfelus, du règne animal ou végétal, les artistes savent y faire pour combiner, sur le papier, l'identité des uns et des autres, le réel et l'imaginaire. Si bien qu'éclosent, prennent forme, se meuvent dans leurs œuvres des images pleines d'allant, de douceur, d'harmonie, qui, cependant, se teignent de tonalités inquiètes, se noircissent de plis et de replis tortueux, s'obscurcissent dans des visions cauchemardesques. Dessiner des mondes nouveaux n'implique en rien de céder à la béatitude ou à la mollesse. Le dessin est un art solide, robuste, résistant, fût-il fait d'encre, de papier et de gestes, jetés.



Rithika Merchant

Née en 1986 à Mumbai (Inde), elle vit à Barcelone. Représentée par la galerie LJ (Paris).
> À voir à DDessinParis

Fusion mythologique

Puisant dans un vaste répertoire de formes et de motifs, allant des traités de botanique aux images des arts et traditions populaires des siècles passés, Rithika Merchant dresse des dessins dynamiques et truculents où se manifeste sa fascination pour la mythologie, indienne mais pas seulement. L'artiste a en effet quitté l'Inde au milieu des années 2000, pour étudier à New York, avant d'enchaîner les résidences en Europe (au Portugal, en Grèce, en Roumanie) et s'installer pour l'heure en Espagne. Ses œuvres sur papier, où le collage et le pliage viennent compliquer des compositions déjà denses, vibrent d'êtres merveilleux et de motifs géométriques qui happent l'œil et tendent au spectateur d'intrigantes invitations à rejoindre leur monde crypté. La maison Chloé n'a d'ailleurs pas résisté en faisant appel à l'artiste pour imaginer des motifs.

Spiritual Revolution, 2021





1/ Divagations captivantes

Le dessin divague. Il est le support souple et friable de rêveries floues d'où surgissent furtivement des créatures qui ne tiennent pas en place. Car même si certains artistes croquent leurs modèles d'un trait somme toute réaliste, bien que les proportions soient, ici et là, délibérément aberrantes, il n'en demeure pas moins que les personnages présents sont, pour la plupart, à peine humains. Les contours de leur silhouette s'étiolent vite, leur squelette se délite, leur chair s'ourle de bourrelets fantastiques, les traits de leur visage s'obscurcissent ou s'illuminent de taches d'encre. Et toutes ces déformations, excroissances, rondeurs ou retouches effrontées finissent par faire apparaître quelqu'un d'autre. En lieu et place d'un seul portrait, le dessin en accouche de deux, voire de trois, et bien plus encore. Qu'ils jouent des ombres portées ou du dédoublement des corps, les artistes laissent advenir la présence de figures spectrales. Le dessin est ainsi un des lieux privilégiés de l'apparition du double, d'un autre que soi, coïncidant aussi avec la remise en question actuelle des certitudes liées au genre et au sexe. Mieux, cette manière d'errer à travers la figure humaine est finalement une façon de laisser faire le crayon et l'esprit. Et d'abandonner sa position d'auteur pour l'automatisme intuitif et collectif, à l'égal des surréalistes mais aussi, avant eux, de Victor Hugo dessinateur et spirite.



Green Man, 2014



Ruth Marten

Née en 1949 à New York, où elle vit et travaille. Représentée par Van der Grinten Galerie (Cologne). > À voir à Drawing Now Art Fair

Portraits fantastiques

L'artiste new-yorkaise altère ou plutôt sublime des personnages issus d'estampes des XVIII^e et XIX^e siècles ou de photographies de la fin du XIX^e. Elle fait apparaître sur ces inconnus d'étranges excroissances, des chevelures extravagantes, des costumes aux couleurs vives qui contrastent avec le noir et blanc original et se fondent tout en souplesse avec les éléments du décor. Drôles et cocasses, ces portraits liftés émettent aussi une tonalité fantastique. C'est peut-être l'esprit de ces personnages morts et enterrés depuis des lustres que Ruth Marten réveille ainsi, laissant surgir dans ces dessins leurs fantômes.



The Air that I Breathe, 2021



Léo Dorfner

Né en 1985 à Paris, où il vit et travaille. Représenté par la galerie Claire Gastaud (Paris-Clermont-Ferrand). > À voir à Drawing Now Art Fair

Fragments nocturnes

Multipliant les fenêtres ouvertes sur des images d'une vie nocturne exaltante, sinon débridée, Léo Dorfner compose des dessins trépidants. À tel point que certains «écrans» affichent des motifs ou des visages déformés, et quelque peu inquiétants. Les couleurs, ce rose chair jauni, ces rouges cramoisis, ces teintes luisantes impriment aussi aux corps et aux objets figurés la patine fripée de la lassitude. L'artiste dresse ainsi un tableau fragmenté de ses contemporains, ballottés par le flot des images numériques qu'ils nourrissent eux-mêmes dans une dérive punk.



Neïla Czermak Ichetti

Née en 1996 à Paris, elle vit à Marseille. Représentée par Anne Barrault (Paris). > À voir à Drawing Now Art fair

La vie rêvée de Neïla

Ses dessins ont une part autobiographique qu'il n'est certes pas nécessaire de décoder pour les apprécier, mais que

Neïla Czermak Ichetti assume en remontant à la source de son œuvre. «J'étais terrifiée par la perte, terrifiée par l'oubli, explique-t-elle. J'étais cette enfant bizarre qui prenait des photos de tout le monde, qui enregistrait les conversations, qui gardait les petits bouts de papier avec des écritures, qui retenait les détails, ne jetait jamais rien et posait trop de questions. J'ai toujours voulu tout garder et tout archiver.»

Son art est pourtant davantage qu'un enregistrement fidèle de ce qui se passe autour d'elle ou de l'image des êtres qu'elle côtoie : dans ses compositions, denses, et à travers son trait, anguleux, semblent en effet s'immiscer des bribes de ses propres rêveries, malicieuses et tendres.

Prête, 2018



Gert & Uwe Tobias

Nés en 1973 à Braşov (Roumanie), ils vivent à Cologne. Représentés par Rodolphe Janssen (Bruxelles). Nommés au 15^e Prix de dessin de la fondation d'art contemporain Daniel & Florence Guerlain.
> À voir au Salon du dessin

Créatures félines et volatiles

Les deux frères travaillent une large variété de supports et techniques, parmi lesquels la gravure sur bois, la gouache et la céramique. Dans chacune de leurs œuvres se retrouvent les influences de l'art vernaculaire de la Roumanie, où ils sont nés. Motifs de costumes folkloriques, masques de fêtes villageoises, personnages de contes et légendes merveilleux, bestiaires inquiétants, tout un trésor d'images et d'imagination populaires est ainsi passé à la moulINETTE de leurs pinceaux ensorcelants. Comme ici, cette figure de vieille dame bleutée que vient hanter une créature féline et volatile.

Untitled, 2018



Ghost Flows, 2022



Lenny Rébéré

Né en 1994 à Lyon, il vit à Paris et travaille avec le collectif d'artistes Le Houloc (Aubervilliers). Représenté par Isabelle Gounod (Paris). > À voir à Drawing Now Art Fair

Fusains charnels

Lascive et érotique en diable, cette scène de baiser fougueux dessinée en noir et blanc par le jeune Lenny Rébéré voit les contours de ses protagonistes étirés, allongés, caressés par les coups de fusain qui la trace. Il semble que les plis des rideaux tendus derrière le couple se déversent et débordent sur lui au point d'en gondoler les contours et de rendre tout (le papier comme la scène) plus charnel. Une image s'incrustant dans celle-ci (un bras langoureusement suspendu en l'air) vient mystérieusement s'inviter aux ébats, rendus plus oniriques encore par le fait que le dessin se voit au filtre d'un verre teinté.



2/Traits migrateurs

Quand le dessin suit (et s'invente) une trajectoire sinueuse à travers un paysage, plus souvent imaginaire que réel, l'artiste en fait le support d'une expédition pleine de rebondissements et de découvertes. Il ne faudrait donc pas voir ces œuvres graphiques comme un état des lieux, une représentation figée, mais bien comme une invitation au voyage, une méthode aussi pour arpenter les territoires, y révéler des voies secrètes ou souterraines et dresser du monde une cartographie alternative. **Nohemí Pérez** trace ainsi ses vastes et charbonneux fusains figurant les paysages du Catatumbo, région aux confins de la Colombie et du Venezuela ayant subi les affres de la guerre et de l'exploitation minière, en suivant les témoignages et les souvenirs des habitants. Un travail de réparation des blessures faites à la terre et aux hommes. De même, **Chourouk Hriech** déploie une géographie métaphorique, une ville-monde où s'amoncellent des vues de Bangkok, Casablanca, Tokyo ou Marseille, tandis que des figurines d'oiseaux en bois et pierre veillent sur cet ensemble d'encre de Chine sur papier, d'aquarelles et de crayons de couleur sur papier. Un dessin migrateur en somme, au diapason d'un monde sans frontières que **Nicolas Dhervillers** célèbre, lui, en mêlant la photographie et le pastel dans ces représentations où des paysages fondent et enchaînent leurs lignes les unes dans les autres en se lovant dans une brume épaisse, un flou artistique à la Turner qui adoucit rêveusement les lignes de démarcation entre les pratiques et les territoires.

Sous le ciel de Paris, 2021 (vue de l'exposition «Zone franche», Institut des cultures d'Islam, Paris, 2021)



Chourouk Hriech

Née en 1977 à Bourg-en-Bresse, elle vit à Marseille. Représentée par Anne-Sarah Bénichou (Paris).

Géographies imaginaires

Jérôme Sans, curateur de l'exposition que l'artiste déploie à Drawing Lab, souligne qu'elle est «pensée en écho avec les drames qui se nouent dans les cieux, les forêts, les plaines, les marécages, les étangs, ou les villes» et que «faite de mélanges, de coexistences de formes, de cultures et d'époques», elle reste «toujours en prise avec le réel». Les amples dessins de Chourouk Hriech, accompagnés de statuette d'oiseaux, composent une géographie planétaire imaginaire où les soubresauts du monde, la densité des constructions, des objets, de la flore finissent par s'apaiser dans des télescopes saugrenus et des zones de rêverie où tout reste suspendu.

À VOIR «I See a Bird / Je vois un oiseau» jusqu'au 15 juin • Drawing Lab • 17, rue de Richelieu • Paris 1^{er} 01 73 62 11 17 • drawinglabparis.com



**Catatumbo
expandido,
2021**



Nohemí Pérez

Née en 1964 à Tibú (Colombie), elle vit à Bogotá. Représentée par la galerie Mor Charpentier (Paris).

Une jungle réparatrice

Dans les immenses dessins d'arbres tropicaux luxuriants, laissant pendre lianes et branchages tentaculaires, on les distingue à peine. Pourtant, quelque part, dans cette jungle, celle des tréfonds de la Colombie dont l'artiste est originaire, des personnages, jeunes gens souriants, en short et bottes en caoutchouc, sont nichés, semblant même faire signe au spectateur. Minuscules et croqués d'un trait plus fin, ils sont comme tapis à l'arrière-plan des œuvres. Sans doute, est-ce une marque emblématique du dessin de l'artiste : montrer comme le paysage et ses habitants, qui dépendent de ses ressources, entretiennent des relations qui pourraient être harmonieuses et plus respectueuses. Tout l'inverse de ce qu'elles sont, par la faute de la surexploitation des ressources naturelles dans la région du Catatumbo.



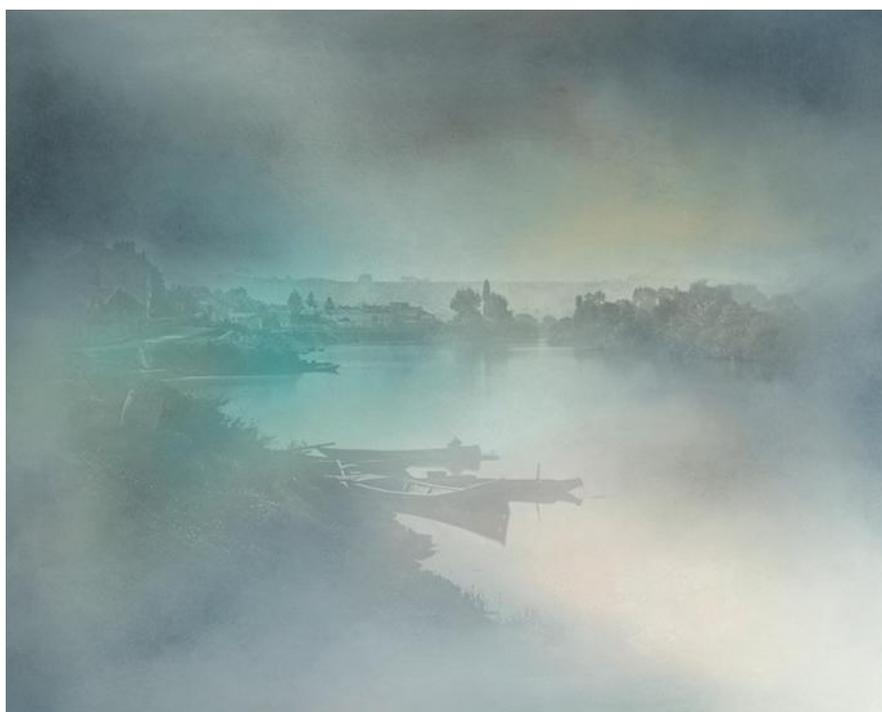
Nicolas Dhervillers

Né en 1981, il vit à Paris.
Représenté par les galeries
Dilecta (Paris) et Provost
Hacker (Lille) > À voir
à Drawing Now Art Fair

Paysages en transition

Formé au théâtre et au cinéma parallèlement à ses études de photographie, Nicolas Dhervillers livre des images où les pastels et les graphites rehaussent des transferts photographiques. Ses paysages noyés de brume, un rien nostalgiques des maîtres impressionnistes, de Turner à Monet, brouillent les limites entre photo et dessin, mais aussi entre images fixes et animées puisqu'ils adaptent en quelque sorte la technique du fondu enchaîné (d'où le titre de la série, *Crossfade*) qui permet, au cinéma, de passer artificiellement mais sans heurts d'une scène à l'autre.

Crossfade, 2021



3/ En connexion avec la faune et la flore

Fidèles à l'usage taxinomique du dessin (qui représente, classe et enregistre les espèces naturelles dans les épais classeurs des botanistes, entomologistes ou autres ornithologues), les artistes contemporains étudient eux aussi la faune et la flore. Celles qui les entourent mais aussi celles dont ils rêvent, en couleur ou en noir et blanc. À l'image de cette merveille de dessin fleuri (signé **Kyosuke Tchinai**) où une poudreuse pivoine semble ébouriffer ses pétales, les œuvres s'imprennent, au contact de la nature, d'une élégance pleine

de distinction et d'une beauté rayonnante. Comme si le dessin tentait de se connecter aux mystères du vivant en même temps qu'à sa fragilité. Nul doute en effet que le retour en force des motifs animaliers et végétaux ne soit lié au désastre écologique auquel l'homme peine encore à remédier, au réchauffement climatique et à la disparition de nombreuses espèces. Les artistes semblent être eux aussi pris d'un sentiment d'urgence à célébrer la grâce des oiseaux (Jean-Luc Blanc en a fait un peuple alerte et aérien dans

ses dessins tout à la fois lumineux et charbonneux), l'évanescence colorée des fleurs (**Gérard Traquandi** la figure au moyen de l'aquarelle), voire leur esprit magique. C'est ainsi, dans une approche sensuelle plutôt que réaliste, que **Fabrice Cazenave** conçoit ses grands fusains, où des touffes de plantes dressent leur ombre. Comme si le dessin recueillait d'abord l'âme, les odeurs voire le son de la nature, plus que son image, désormais flétrie.



Claire Illouz

Née en 1955, elle vit à Chérence (Val-d'Oise).

Nature oubliée

Claire Illouz s'intéresse aux recoins modestes de la nature, «les talus oubliés», comme elle l'écrit. À la fois dessinatrice, graveuse, peintre et aquarelliste, elle sait jouer avec les limites de chacun de ses médiums, avec le dessin «trop pressé» comme avec l'estampe, très lente. Elle explique ainsi que «le retard, obligatoire entre l'idée première et le résultat d'une gravure, oblige à faire un tri dans les noirs et les gris que le dessin, pressé, oublie parfois. Pour accueillir le tracé d'une forme sur le cuivre, le zinc ou le plexiglas, puis le restituer au papier sous la presse, il faut du temps : ainsi va le trop lent travail de l'estampe.»

Talus à l'approche, 2019

À VOIR

«**Claire Illouz – Les abords du paysage**» jusqu'au 18 septembre
musée d'Art et d'Histoire Louis Senlecq
31, Grande Rue • L'Isle-Adam
01 74 26 11 23 • ville-isle-adam.fr





**Pivoine
au printemps,
2017**



Kyosuke Tchinai

Né en 1948 au Japon. Représenté par la galerie Taménaga (Paris-Tokyo-Osaka-Kyoto). > À voir au Salon du dessin

L'art de l'estampe revisité dans une subtile floraison

L'art de Kyosuke Tchinai s'inspire directement de la tradition des estampes ukiyo-e de l'époque Edo, auxquelles il emprunte ce trait fin et délicat à l'atmosphère fantastique. La pivoine figurée ici au cœur de la composition paraît en pleine expansion, semant des nuées de poussière floconneuse aux quatre vents. La touche est légère, les couleurs pastel et le grain du papier se mêlent délicatement à la scène florale sans altérer son aspect aérien et onirique. Tchinai aime aussi parfois se frotter à la tradition des byōbus, ces paravents de soie japonais aux vastes paysages et aux décors tramés à la feuille d'or, actualisant ainsi des techniques anciennes dans le même esprit décoratif.



Fabrice Cazenave

Né en 1975 à Mourenx (Pyrénées-Atlantiques), il vit à Paris. Représenté par la galerie La Ferronnerie (Paris).
> À voir à Drawing Now Art Fair

Tous les sens en éveil

Le monde végétal est le sujet de prédilection de cet artiste, qui cherche non seulement à le figurer mais surtout à en éprouver les contours sensibles. Il détaille ainsi son processus graphique très corporel : «Étirer une ligne, l'incurver, lui donner sens et forme. Tester les outils pour trouver l'aisance de la main. Puis délier le poignet, le coude et l'épaule. Je viens de la danse, tout le corps est au travail. Une forme de transcription qui ne passerait plus essentiellement par l'œil. Ainsi le toucher, l'ouïe, l'odorat, le goût et les stimulations somesthésiques sont sollicités.»

The Garden of Shadows (Aloès), 2021



Sans titre, 2019



Gérard Traquandi

Né en 1952 à Marseille, où il vit. Représenté par la galerie Catherine Issert (Saint-Paul-de-Vence). > À voir à Drawing Now Art Fair

Un bain de jouvence et de lumière

L'art de Gérard Traquandi, pictural ou graphique, envisage la nature comme un bain de jouvence, de fraîcheur et de lumière où il s'agit de s'avancer, nu, en se fiant à ses seules sensations. Dès lors, la surface des œuvres se drapait de couleurs vives, parfois iridescentes, et de formes volatiles qui semblent osciller au gré des caresses du pinceau ou du crayon. La main semble suivre un élan spontané mais sait raison garder en s'inscrivant avec justesse dans les limites de la feuille du papier.



4/ Fort en geste

Parce qu'il s'accompagne en général de peu de fioritures, le dessin ne filtre pas beaucoup les gestes de l'artiste. Il les laisse bien visibles et leur cède pour ainsi dire la première place. Les emportements nerveux qui tracent des lignes folles, les méticuleux coloriages, les quadrillages maniaques qui ne s'écartent pas d'un fil d'un processus décidé en amont témoignent avec une désarmante transparence de la volonté et du doigté de leurs auteurs. Le dessin s'affiche ainsi comme le résultat de gestes programmés ou intuitifs, leur caisse de résonance et leur espace de gestation. L'œuvre est toujours un peu son propre brouillon. Nombreux sont les dessins qui s'amuse et se suffisent de cette simultanéité des étapes (préparation des matériaux, mise en condition physique de l'exécutant, définition d'un programme et passage à l'action, avec ses éventuels ratés en cours de route). L'œuvre, le plus souvent abstraite, se tient alors tout entière dans les gestes, leur exactitude ou leurs maladresses qui prennent valeur de manifeste: le dessin est une pensée (ou une imagination) agissante. Rouler le papier comme le fait la jeune artiste

Mara Fortunatović (ou feint de le faire, ces trompeuses feuilles sont en métal), c'est rendre grâce au support du dessin, tout en le poussant pourtant dans la dimension du volume et de la sculpture. C'est aussi montrer que le dessin commence dans le blanc et les plis d'une feuille vierge, qui espérait peut-être autre chose. Se multiplient aussi les performances (filmées ou live) graphiques où l'artiste se montre, indécis ou au contraire inspiré et comme habité par un secret dessein. Ce qu'il faut retenir des séances de dessin en direct d'un Dennis Oppenheim, d'un Matthew Barney (et ses «Drawing Restraint») ou de celles, aujourd'hui d'un **Emmanuel Béranger**, c'est le processus, les tressautements du corps, la condition physique du dessinateur, ce sportif en puissance. Dessiner, c'est aussi risquer de tomber.



Rariores Sylvae, 2015



Mara Fortunatović

Née en 1987 à Paris, où elle vit. Représentée par les galeries Archiraar (Bruxelles) et Double V (Paris-Marseille).
> À voir à Drawing Now Art Fair

Entre sculptures et dessins

Bien qu'elle soit présentée dans le contexte d'un salon du dessin, Mara Fortunatović œuvre dans le champ de la sculpture, minimaliste et épurée. Mais il est vrai que ses volumes, aux formes courbes, élancées, à la blancheur immaculée, évoquent avec grâce des lignes dessinées qui se seraient aventurées hors d'une feuille de papier pour rejoindre l'espace. Il y a aussi que ces sculptures, anguleuses, géométriques mais, pour certaines, tout en rondeurs, semblent en attente, comme suspendues à l'usage qui pourrait en être fait. À l'image de ces rouleaux de papier (impossibles pourtant à déplier puisqu'ils sont faits d'aluminium peint).



Katharina Hinsberg

Née en 1967 à Karlsruhe, vit à Neuss (Allemagne).
Représentée par Drawing Room (Hambourg).
> À voir à Drawing Now Art Fair

Papiers suppliciés

Pour cette série, Katharina Hinsberg applique des lignes sur du papier blanc à l'aide d'encre de Chine, de graphite ou de crayons de couleur, puis entaille le papier avec un scalpel et un couteau. Les lignes dessinées sont ainsi coupées, leurs cicatrices forment des boursouffures charnues qui se tordent à la surface pour créer une composition sinueuse mais verticale. L'Allemande a par ailleurs l'habitude de déployer dans l'espace de vastes installations graphiques, usant de divers matériaux, comme les pelotes de laine ou les Post-it.

Filet, 2015



Cécile Bart

Née en 1958 à Dijon, vit à Marsannay-la-Côte (Côte-d'Or). Représentée par Gilles Drouault galerie / multiples (Paris).
> À voir à Drawing Now Art Fair

Bandes optiques

Ses installations tendent des lamelles ou des écrans de papier translucides et colorés que fait scintiller la lumière en les traversant. Son travail de dessin poursuit de comparables effets chromatiques et prend valeur, comme ici, d'esquisses à ses interventions dans l'espace. Les bandeaux s'entrecroisent et semblent continuer leur route bien au-delà du cadre qui leur est imparti. Cécile Bart, multipliant les interférences (entre l'espace et son motif abstrait, entre les couleurs, les formes et le déplacement du spectateur), crée ainsi un art optique dépouillé de tout effet trop ostentatoire.



Peinture murale
2 Interferencias, 2013 [détail]



Emmanuel Béranger

Né en 1997 à Nantes, vit à Poitiers.
> À voir à Drawing Now Art Fair

Un corps en mouvement

Le travail bondissant d'Emmanuel Béranger trouve place au Carreau du Temple, dans le cadre d'une exposition intitulée «Hyperdrawing», qui se tient simultanément au Frac Picardie ainsi qu'à la Maison de la culture d'Amiens. Sa commissaire, Joana P.R. Neves, propose, à travers des œuvres réalisées pendant la durée de l'exposition ou juste avant son vernissage, de mettre en avant le geste performatif à l'œuvre dans le dessin et les règles qu'il se donne. Emmanuel Béranger fait ainsi dépendre le tracé graphique des mouvements de son corps en extension. Du dessin comme une pratique sportive où la ligne visée, n'est pas la ligne d'arrivée.



Saut n°2,
2019-2021



5/Mutations graphiques

D'un oiseau phallique (à moins que ce ne soit l'inverse, un pénis ailé) datant de la première moitié du XVI^e siècle à cet homme (qui peut aussi bien être une femme) à tête de marguerite dessiné l'an dernier par **Maxime Verdier**, 32 ans, le dessin n'a cessé de se jouer des grilles étanches qui séparent le vivant en espèces distinctes, réservant aux êtres humains la première place pour reléguer le reste des habitants de la planète au second rang. L'harmonieuse coexistence des corps, des tiges, de la peau et des pétales, des poils et du pollen, du sang et de la sève, des uns (nous) et des autres (que nous), réclamée à raison par ceux qui font remarquer que l'homme ne s'est pas gêné, à l'ère du capitalocène, pour brûler et épuiser les ressources naturelles aux dépens du reste de la biosphère (et des générations futures). Car le dessin ne connaît nulle entrave pour commencer à esquisser la silhouette d'une personne qui s'achèvera en plante ou en pierre, quitte à être passé entre-temps à l'état liquide, voire gazeux. Ces métamorphoses graphiques, ces passerelles longtemps ignorées, ces dépendances obstinément niées entre les conditions de vie des uns et celles des autres, le dessin en a toujours eu l'intuition et les a mis au jour en laissant l'encre et les pigments déborder, couler, baver. La tonalité de ces œuvres n'est pas tant comique ou grotesque que prophétique, grave et sardonique, à l'image de ce dessin de la Suédoise **Emma Larsson** où une espèce de corail rougeoyant, orbites noires et paluches haut dressées, tire une langue démoniaque à la face d'un monde en passe d'éteindre tous ses semblables.



Emma Larsson

Née en 1977, elle vit à Stockholm. Représentée par la galerie DYS (Bruxelles). > À voir à Drawing Now Art Fair

Intuitions oniriques

Autodidacte et précoce (elle dessine depuis son adolescence), Emma Larsson assume

le caractère intuitif de ses aquarelles, sculptures ou collages. Elle se laisse ainsi porter par le rythme et les caprices du pinceau, des couleurs et de la matière pour prêter forme et présence à des paysages nébuleux ou à des créatures à la chair et aux contours tout aussi fluides et vacillants, mais pas moins étranges et oniriques.

African Dance II, 2021



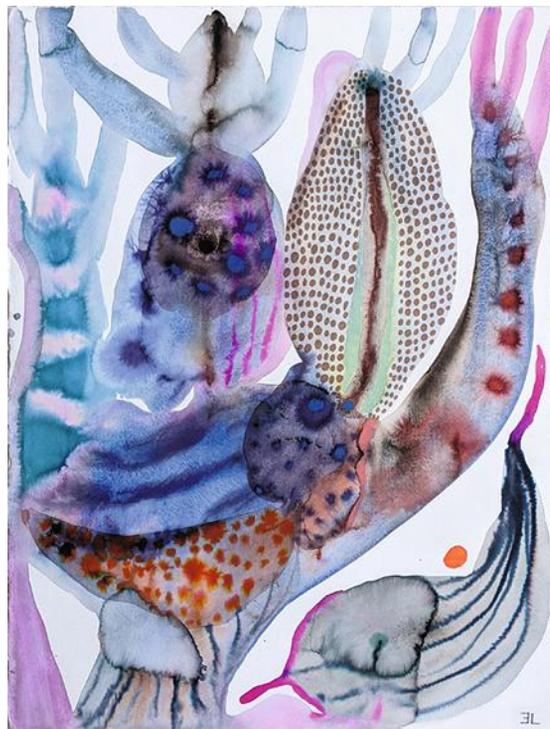
Maxime Verdier

Né à Dieppe en 1991, il vit à Paris. Représenté par Anne-Sarah Bénichou (Paris). > À voir à Drawing Now Art Fair

Fantaisies rêveuses

Diplômé des Beaux-Arts de Paris il y a cinq ans, Maxime Verdier imagine dans ses dessins au crayon de couleur des situations imaginaires dont les personnages sont eux-mêmes en train de rêvasser. Une espèce de rêverie enchâssée dans une autre. D'ailleurs, les lignes de fuite se multiplient dans le travail du jeune artiste. À l'image de ce dessin, intitulé *L'Échappée belle* et où, entre deux horizons, l'un domestique, l'autre de plein air, cet homme à la tête de marguerite semble hésiter un peu, beaucoup, passionnément, à la folie.

L'Échappée belle, 2021





Tudi Deligne *Dispute avec Pierre Paul Rubens – Chasse au loup et au renard*

Née en 1986, l'artiste franco-suisse Tudi Deligne revisite, au fusain et d'un trait tonitruant, des tableaux des siècles passés en déconstruisant le corps des protagonistes et en organisant un chaos d'une noirceur vorace.

2022, fusain sur papier, 115 x 175 cm. > **À voir à DDessinParis**

Pour en savoir plus

■ ÉCLOSION DU PRINTEMPS DU DESSIN

Les feuilles de papier dessinées fleurissent à la pelle en cet opportunément nommé Printemps du dessin, qui jusqu'au 21 juin regroupe, à Paris et ailleurs, sous cette bannière, un large éventail de salons, de foires, d'expositions personnelles ou collectives, mettant à l'honneur cette pratique modeste (autrement dit, relativement abordable) et vivace, chérie par des artistes qui ne s'interdisent pas de la combiner avec d'autres, qu'il s'agisse de la vidéo, de la sculpture ou de l'installation. Pour marquer le coup (de crayon), chacun des organisateurs y va de son prix et de son exposition du lauréat de l'année dernière. Et puisque la pratique du dessin ne date pas d'hier, toutes les époques figurent en bonne place, depuis le Salon du dessin, où se vend une *Sainte Famille* de Tiepolo (1696-1770) mais où s'affiche aussi un *Feuillage* bleu moiré de Sam Szafran (1934-2019), jusqu'à l'antenne la plus contemporaine, la Drawing Now Art Fair, qui propose, au milieu de son salon, un accrochage (intitulé «Hyperdrawing») où

«le dessin dans l'espace» peut prendre ses aises sous l'éclairé commissariat de Joana P.R. Neves. Un projet qui rebondit simultanément au Frac Picardie, historiquement spécialisé dans les arts graphiques. Retour à Paris, où il faut filer droit aux Beaux-Arts, qui affirment «partage(r) une passion pour le dessin» (essentiellement classique) puis à l'exposition hors des clous (tant elle déroule ses cimaises aux outsiders) qui se tient à la Halle Saint Pierre : «Hey ! Le dessin», proclame son titre. Drawing Lab, cet espace qui ne s'occupe que des dessinateurs, s'ouvre aux œuvres, rêveuses et voyageuses, de Chourouk Hriech, sous le commissariat de Jérôme Sans. Et il faut dire un mot aussi de cet autre salon, DDessinParis, voué aux jeunes plumes dont celle, colorée et sauvage, de Rithika Merchant (née en 1986, lauréate du prix l'an passé). Enfin, la Paris Print Fair, avec sa petite vingtaine d'exposants, se fera une joie de rappeler que l'estampe est un médium impérisable.

Programme complet :
printempsdudessin.com

■ 4 SALONS

Drawing Now Art Fair du 19 au 22 mai
Carreau du Temple • Paris 3^e • drawingnowartfair.com

Salon du dessin du 18 au 23 mai
palais Brongniart • place de la Bourse • Paris 2^e
salondudessin.com

DDessinParis du 20 au 22 mai
Le Molière • 40, rue de Richelieu • Paris 1^{er}
ddessinparis.com

Paris Print Fair du 19 au 22 mai
Couvent des Cordeliers • 15, rue de l'École
de Médecine • Paris 6^e • parisprintfair.fr

■ 2 EXPOSITIONS

«Hey ! Le dessin» jusqu'au 31 décembre
Halle Saint Pierre • 2, rue Ronsard • Paris 18^e
01 42 58 72 89 • hallesaintpierre.org

«Le partage d'une passion pour le dessin»
jusqu'au 30 avril • Beaux-Arts de Paris
13, quai Malaquais • Paris 6^e • 01 47 03 50 00
beauxartsparis.fr

 Reportage dans l'atelier de Maxime Verdier et les pépites du Salon du dessin à découvrir en diaporama sur **BeauxArts.com**